

Introduction

Marie BARRAL-BARON

« Je l'ai vu extraire de vieilles pierres, la vie », écrivait Léon Werth au sujet de Lucien Febvre qui était son ami et son voisin à Saint-Amour¹. Lucien Febvre (1878-1956) concevait le métier d'historien comme un combat, une lutte au quotidien, un véritable engagement qui ne cloisonnait pas l'histoire et la vie, mais qui supposait, à chaque instant, une histoire vivante utile à la vie, une histoire nécessaire à la vie, indispensable pour déchiffrer les mutations auxquelles tout homme et femme est confronté au fil de son existence. Febvre avait une conception très exigeante de son métier, car il était convaincu que l'historien devait agir sur son époque, accompagner ses contemporains, les aider à mieux saisir le présent et les drames à venir, grâce à une meilleure connaissance du passé². À ses yeux, l'historien devait être en contact permanent avec la chair de l'homme, sa manière de vivre, de penser, de respirer jour après jour, hier comme aujourd'hui. Humaniste, passionné, entier, Lucien Febvre proposait à chacun d'entre nous d'aller plonger dans les entrailles de nos ancêtres, de leur insuffler la vie³, de les comprendre dans toutes leurs faiblesses et leurs forces, de les entendre comme s'ils étaient nos semblables, nos frères, nos exacts contemporains : « Et j'ajoute : recomposer la mentalité des hommes d'autrefois, se mettre dans leur tête, dans leur peau, dans leur cerveau pour comprendre ce qu'ils furent, ce qu'ils voulurent, ce qu'ils accomplirent⁴. »

Fondateur avec Marc Bloch de l'École des Annales, inventeur de l'histoire des mentalités, pourfendeur de l'histoire traditionnelle, positiviste⁵ et

1. Lucien Febvre possédait une maison à Saint-Amour, commune du Jura, non loin de Besançon, où il aimait séjourner. C'est à Saint-Amour qu'il s'éteint en 1956 et c'est dans le cimetière du village qu'il est enterré.
2. FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire*, édition établie par Brigitte Mazon et préfacée par Bertrand Müller, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2009, p. ix.
3. Lucien Febvre s'insurge contre la froideur en histoire : « En quoi la froideur est-elle nécessairement requise de l'historien travaillant de son métier d'historien? En quoi la froideur lui donnera-t-elle l'accès de cœurs brûlants, lui permettra-t-elle de pénétrer la conscience d'un Luther, j'imagine, ou les transes mystiques d'une sainte Thérèse? » (FEBVRE Lucien, *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1968, p. 84).
4. FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, publié dans *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 100.
5. Sur ce terme, voir CARBONELL Charles-Olivier, « L'histoire dite "positiviste" en France », *Romantisme*, n° 21-22, 1978, Le(s) positivisme(s), p. 173-185.

historisante, Lucien Febvre a laissé une marque indélébile dans l'historiographie et sa pensée et son œuvre constituent désormais une étape fondatrice de la réflexion des historiens sur le passé. Son nom est devenu un classique, qui a sa place dans les dictionnaires et les encyclopédies. Néanmoins, si tout le monde cite Lucien Febvre, qui l'a vraiment lu ? Comme le souligne Bertrand Müller, peu d'historiens connaissent l'œuvre immense, protéiforme et parfois polémique du grand historien⁶. « Je l'ai vu courir au Louvre, entre deux rendez-vous, pour y voir et revoir un tableau⁷ », écrit Fernand Braudel lorsqu'il tente de dresser, en une vaste fresque, l'étendue extraordinaire de la culture de Lucien Febvre, ses lectures innombrables, sa puissance de travail, son goût éclectique pour l'histoire de l'art, l'histoire des sciences, mais aussi la géographie d'un Vidal de la Blache, dont il fut un élève authentique, ou l'ethnographie d'un Lévi-Strauss. Il suffit de jeter un coup d'œil à son millier de comptes rendus pour saisir le large spectre de la pensée et des centres d'intérêt de Febvre.

Mais, plus que tout autre discipline, c'est l'histoire qui fut, seule, véritablement chevillée à Lucien Febvre, car elle était pour lui la seule discipline capable de créer comme une sorte de communion entre les vivants et les morts qui étaient, à ses yeux, les véritables acteurs de l'histoire vivante. Fort de cette conviction, son souci le plus constant dans l'expression de sa conception de l'histoire aura été de relier sans cesse cette discipline à la science et à la vie, avec pour corollaire la conviction que l'histoire est utile. S'il n'aurait pas contredit Fustel de Coulanges, pour qui l'histoire « est autre chose qu'un passe-temps » et qui « n'est pas faite seulement pour occuper notre curiosité et pour remplir les cases de notre mémoire⁸ », il aurait sans doute ressenti le besoin d'ajouter que cette science dont l'objet est l'homme doit être profitable. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il s'interrogeait avec anxiété sur la question de l'utilité de l'histoire, problématique à laquelle il s'était déjà confronté en 1920⁹, au moment de sa nomination à une chaire de la nouvelle université de Strasbourg :

« Avais-je le droit, historien, de refaire de l'histoire ? de consacrer à l'histoire mon temps, mon activité, tout ce qui me restait de forces, alors que tant d'autres besoins requéraient impérieusement les citoyens ? Avais-je le droit, professeur, de prêcher les autres d'exemples, d'engager de jeunes hommes, derrière moi, dans la voie qui était la mienne ? Avec quel redoublement

6. MÜLLER Bertrand, dans FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. ix.

7. BRAUDEL Fernand, « Lucien Febvre et l'histoire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 2, 1957/12, p. 180.

8. FUSTEL DE COULANGES Numa Denis, *Revue de synthèse historique*, n° 2 à 3, 1901, p. 243.

9. Voir FEBVRE Lucien, « Face au vent. Manifeste des Annales nouvelles (À nos lecteurs, à nos amis) », *Annales. Économies, Sociétés et Civilisations*, n° 1, 1946/1, p. 6 : « Nous n'avons plus le temps, nous n'avons plus le droit. En 1920, il y a vingt-six ans, montant pour la première fois dans ma chaire, à l'université de Strasbourg libérée – moi rescapé, mais face aux cimetières où dormaient, mal apaisés, les morts de deux générations fauchées dans leur fleur – comme je m'interrogeais, anxieux, sur mon devoir ! » Ce texte est reproduit dans *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 35-43.

d'angoisse aujourd'hui, dans une situation bien dramatique, devons-nous, tous, nous interroger¹⁰ ? »

À cette question lancinante, sa réponse est sans équivoque : « Faire de l'histoire, oui. Dans la mesure où l'histoire est capable, *seule capable*, de nous permettre, dans un monde en état d'instabilité définitive, de vivre avec d'autres réflexes que ceux de la peur¹¹. » L'histoire est un moyen de désangoissement pour Febvre car elle est, selon lui, la seule en mesure de donner aux hommes un passé sans les obliger pour l'avenir. L'homme est comme suspendu entre le passé et le futur et le rôle de l'historien est de l'aider à se situer dans cet univers temporel. Il lui fait connaître ce qu'il est aujourd'hui, en lui montrant ce qu'il a été hier, mais il n'a pas à lui indiquer la route à prendre. L'historien n'est ni un juge ni un censeur. Néanmoins, cette connaissance du passé est essentielle à l'homme s'il veut assumer l'avenir. Fort de ces convictions, Febvre n'a cessé alors de défendre une histoire ressentie comme un « besoin de l'humanité » qui transforme d'ailleurs l'historien en une sorte de démiurge, seul capable de ressusciter le passé :

« Celui-là seul est digne de ce beau nom d'historien qui se lance dans la vie tout entier, avec le sentiment qu'en y plongeant, en s'y baignant, en s'y pénétrant d'humanité présente, il décuple ses forces d'investigations, ses puissances de résurrection du passé. D'un passé qui détient et qui, en échange, lui restitue le sens secret des destinées humaines¹². »

Avec Febvre, il s'agit bien de proposer non pas une écriture désincarnée en fonction du passé pour lui-même, ni d'une représentation du passé en fonction d'une orientation précise et déterminée, mais bien d'une réécriture de l'histoire qui illustre une situation problématique pour le présent et l'avenir, en éclairant ses racines historiques. Aux prises pendant presque toute sa vie avec les tenants du positivisme pour qui l'histoire était soit une science limitée à l'érudition, soit une discipline non scientifique condamnée à réécrire le passé en fonction du présent, Febvre n'a cessé de les combattre¹³. Il récuse l'histoire intellectuelle telle qu'elle est enseignée à son époque, dénonçant un usage trop léger des catégories d'analyse traditionnelles, comme les notions de Renaissance, de Réforme ou d'Humanisme. Il convient, selon lui, de restituer aux systèmes de pensée étudiés la complexité et la singularité qui étaient les leurs lorsqu'ils ont été élaborés, sans risquer l'anachronisme en les subsumant sous des classifications historiographiques

10. Voir FEBVRE Lucien, « Face au vent. Manifeste des Annales nouvelles », art. cité, p. 6 et FEBVRE Lucien, *Combats*, *op. cit.*, p. 41.

11. Voir FEBVRE Lucien, « Face au vent. Manifeste des Annales nouvelles », art. cité, p. 7.

12. FEBVRE Lucien, *Combats*, *op. cit.*, p. 43.

13. MASSICOTTE Guy, *L'histoire problème. La méthode de Lucien Febvre*, Paris, Québec, Edisem/Maloine, 1981, p. 23.

créées longtemps après eux, et par là inadéquates¹⁴. Adeptes d'une étude de l'« outillage mental », selon sa formule, c'est-à-dire de l'équipement de base, des ressources lexicales et conceptuelles propres à une époque déterminée, Febvre refuse de continuer à expliquer le rapport des idées à la configuration sociale et culturelle où elles sont nées uniquement par le biais des concepts, désormais dépassés, de déterminisme, de filiation ou même d'influence¹⁵. Dès 1919, Lucien Febvre a également manifesté assez clairement « son credo » pour une histoire-science¹⁶. Pour lui, l'histoire n'est pas un art, elle n'est pas qu'une méthode, mais elle est une science à part entière qui n'a rien à voir ni avec le positivisme ni avec le scientisme. Sa critique du positivisme repose d'ailleurs sur une analyse très perspicace de l'histoire des sciences, puisqu'il renvoie celle-ci à la relation du savant avec son objet, rapport qu'il qualifie d'« anthropomorphique » car constitué à partir de données sensorielles. À ses yeux, la science s'est constituée lentement, progressivement : « Par la vue, et c'était l'optique. Par l'ouïe, et c'était l'acoustique. Par le sens tactile et musculaire, et c'était la chaleur¹⁷. » Puis, le système s'est complexifié et hiérarchisé, d'où l'apparition d'un second élément essentiel au positivisme : une classification des sciences fondée sur la prééminence de la géométrie et de la mécanique. À cette conception moniste de la science soumise aux seuls critères de la physique newtonienne, Febvre oppose des « champs de dislocation », des « magmas », des processus de création continue, bref un état de critique et de problème permanents¹⁸. Là, git le domaine historique. Chez Febvre, comme chez le philosophe Gaston Bachelard, la notion de problème est en effet la plus explicite pour exprimer sa conception de la science¹⁹. Pour lui, la science est fondée « sur ce postulat que la nature est explicable. Et l'homme, objet de l'histoire, fait partie de la nature. Il est pour l'histoire ce qu'est la roche pour le minéralogiste, l'animal pour le biologiste, l'étoile pour l'astrophysicien ; quelque chose à expliquer. À faire comprendre²⁰ ». Ainsi, aux yeux de l'historien, toute science a pour objectif d'aboutir à la formulation de lois et l'histoire ne peut donc y échapper²¹. Néanmoins, le but n'est pas de découvrir des lois, mais bien d'inventer des lois pour rendre compte, pour

14. DE FRANCESCO Sylvio, « L'histoire des idées politiques en France et en Italie. Parcours comparés d'une discipline (1920-1970) », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 31, 2010/1, p. 12.

15. *Ibid.*

16. Voir MÜLLER Bertrand, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 393.

17. *Ibid.*, p. 396. Voir également FEBVRE Lucien, « Vivre l'Histoire », *op. cit.*, p. 28.

18. MÜLLER Bertrand, *Lucien Febvre, lecteur, op. cit.*, p. 396.

19. Voir notamment BACHELARD Gaston, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin, 1938, réédité en 1993 et 2004 pour l'édition de poche. Sur cette question de l'histoire problème, consulter MASSICOTTE Guy, *L'histoire problème, op. cit.*

20. *Ibid.*, p. 32.

21. Même si, en 1933, lorsqu'il s'adonne à un « examen de conscience », il emploie une formulation différente, moins péremptoire : « Une science avec des lois ? Peut-être. Tout dépend de ce que l'on nomme Loi. » Voir FEBVRE Lucien, « Examen de conscience », in *Combats, op. cit.*, p. 15. Néanmoins, comme le souligne Bertrand Müller : « N'imaginons pas pour autant que Febvre avait

comprendre la nature. Et « comprendre, ce n'est pas clarifier, simplifier, réduire à un schéma logique parfaitement net : tracer une épure élégante et abstraite. Comprendre, c'est compliquer. C'est enrichir en profondeur. C'est élargir de proche en proche. C'est mêler à la vie²² ». Car, ne nous trompons pas, c'est bien le vivant que Febvre cherche dans ces cohortes de morts des temps passés.

Dès sa nomination au Collège de France, à la chaire de civilisation moderne, la réflexion de Febvre s'approfondit et s'élargit en deux programmes mêlés mais distincts : l'un, d'histoire intellectuelle, l'autre, d'histoire des sentiments ou des sensibilités. Pour lui, il est inconcevable de penser un homme sans envisager son époque, tout comme il est impossible de réfléchir à un sujet religieux sans le penser dans son milieu, son espace. Ainsi, d'emblée, il ne réduit pas la question de la Réforme à l'histoire religieuse, mais il voit à cette grande révolution des causes et des conséquences d'ordre à la fois moral, intellectuel, politique et social que l'historien a le devoir d'analyser²³ :

« Il y a toute une histoire intellectuelle à constituer. L'histoire des philosophes, non. Ni celle de savants. Ni celle des historiens. Celle de leur influence, ou bien de leur action, de leurs prises sur les différentes couches de la société : par là, l'histoire des idées, des pensées, des préjugés même et des modes que subit et donc vit cette société : une société dont il convient de discerner et de définir les groupes, soigneusement et judicieusement : et nous retombons ainsi dans l'histoire sociale. Voilà le bâtiment à construire²⁴. »

Febvre rejette les monographies individuelles qui tendent à cerner chez l'individu ce qu'il a d'« original, personnel, unique » et à oublier de l'inscrire en son temps²⁵. L'historien envisage l'histoire intellectuelle moins comme une histoire des individus et des œuvres que comme une histoire sociale des idées, ou une histoire intellectuelle des problèmes, et plus largement de la pensée. De ce fait, il s'étonne devant l'*Érasme* de Marcel Bataillon que « les historiens ne mettent jamais d'ardeur à reconstituer sur documents la suite des images, sinon contradictoires, du moins fragmentaires, que leurs devanciers se sont faits de tel homme, ou de tel problème qu'ils reprennent à leur tour²⁶ ». Cette étude de la pensée, qu'il conçoit comme un chapitre

dès lors renoncé lui aussi à faire de l'histoire une science. » Voir MÜLLER Bertrand, *Lucien Febvre, lecteur, op. cit.*, p. 393.

22. FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire, op. cit.*, p. 68.

23. À ce sujet, voir notamment CHARTIER Roger, « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités », *Revue de synthèse*, n° 111-112, 1983/3, p. 277-307, repris dans *ID., Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 27-66.

24. FEBVRE Lucien, « Histoire sociale ou histoire littéraire », *Revue de synthèse*, n° 1, 1932/3, p. 48-49.

25. FEBVRE Lucien, « Histoire de l'art, histoire de la civilisation », *Revue de synthèse*, n° 1, 1935/9, p. 7.

26. FEBVRE Lucien, « Une conquête de l'histoire : l'Espagne d'Érasme », *Annales d'Histoire Sociale*, n° 1, 1939/1, p. 28-42.

d'ensemble de la pensée d'une époque en relation avec l'histoire générale, est précisément le programme qu'il se donne lorsqu'il rédige son Rabelais²⁷. Il ne s'agit pas là, en effet, d'une biographie²⁸, mais bien d'une histoire intellectuelle et sociale d'un problème : le problème de l'incroyance. Pour lui, la véritable histoire des idées est la véritable histoire et une méthode également :

« Cette méthode psychologique d'investigations qui ne se satisfait ni des apparences externes, ni des conflits massifs d'idéologie. Mais qui s'en va cherchant, toujours plus avant, toujours plus profond, jusque dans la région où se forment les sources, et qui, par-delà le jeu des concepts abstraits, rétablit et perçoit l'homme, dans la richesse troublante de son humanité²⁹. »

C'est à la Pentecôte 1923, dans une lettre à Henri Berr, que Lucien Febvre confesse la raison d'être de son métier d'historien, ce qui explique son attachement viscéral à la discipline historique : « Au fond, ce sont des problèmes d'histoire des idées et des sentiments qui me passionnent le plus³⁰ », écrit-il alors qu'il est plongé dans la rédaction de son ouvrage sur Luther et qu'il se remet du « choc » de la lecture de « l'étrange préface » d'Abel Lefranc à son édition des œuvres de Rabelais. Au fil de trente à quarante ans de travaux, Febvre a eu recours à plusieurs formulations pour désigner cette histoire des idées : la notion d'histoire intellectuelle a tout d'abord été convoquée, puis ce sont celles d'histoire des sentiments³¹, d'histoire des sensibilités³² et même, exceptionnellement, d'histoire des mentalités³³ qui ont été utilisées. Or, lorsque Febvre définit sa quête, affleure alors sous sa plume plus qu'un métier, plus qu'une tâche, mais réellement le sentiment d'être porteur de vie, d'être responsable de ceux qui l'ont précédé. Febvre ou la tentative de ressusciter les morts grâce à sa plume, de leur donner de sa vie tout en ayant toujours peur de les tronquer, de mal les comprendre :

27. *Ibid.*

28. Voir, par exemple, FEBVRE Lucien, « Une tragédie. Trois comptes rendus (1940-1944) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, 1948/3, p. 61 : « Je n'ai pas voulu écrire un livre sur Rabelais. Ce n'est pas mon métier. J'ai voulu deux choses : fonder en matière d'incroyance une méthode d'interprétation des témoignages. Et aussi, plus modestement, "faire de la propreté". Moi aussi. » Et Febvre, qui répond au critiques de Jean Guéhenno, ajoute en note : « Voyons ici la différence de point de vue du "littéraire" en quête de l'individuel et du qualitatif – et de l'historien en quête du collectif et du quantitatif. Je dis : "Mon *Problème de l'Incroyance*" – et Guéhenno, j'imagine, dit : "le *Rabelais* de Lucien Febvre" » (voir note 3 p. 61).

29. FEBVRE Lucien, « Dialogue de grands esprits : Leibniz, Spinoza et le problème de l'incroyance au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, 1947/2, p. 52.

30. FEBVRE Lucien, *Lettres à Henri Berr*, présentées et annotées par Jacqueline Pluet et Gilles Candar, Paris, Fayard, 1997, p. 156.

31. FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, *op. cit.*, p. 222.

32. Sur cette question, voir notamment CHARTIER Roger, DUBY Georges, FEBVRE Lucien, FRANCASTEL Pierre et MANDROU Robert, *La sensibilité dans l'histoire*, Brionne, Gérard Monfort, 1997, p. 55-140 et FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire*, *op. cit.*, la cinquième partie consacrée à l'histoire des sentiments, p. 945-989.

33. À ce sujet, voir RIGHI Nicolas, « L'héritage du fondateur ? L'histoire des mentalités dans l'École des Annales », *Le Philosophaire*, n° 19, 2003/1, p. 155-174.

« Recomposer par la pensée, pour chacune des époques qu'il étudie, le matériel mental des hommes de cette époque; reconstituer par un puissant effort d'érudition à la fois et d'imagination, l'univers, tout l'univers : physique, intellectuel et moral de chacune des générations qui l'ont précédé; concevoir un sentiment très fort et très assuré de ce que l'insuffisance des notions de fait et la pauvreté corrélative des théories, devaient produire de lacunes et de déformations dans les représentations de toute nature que se forgeaient du monde, de la vie, de la religion, de la politique aussi, telle collectivité historique, se prémunir contre ces redoutables anachronismes – les moins reconnus comme tels, et les plus énormes cependant – qui [...] font, sans plus d'embarras, de Rabelais un libre penseur... ou de Lamarck un darwiniste avant la lettre : voilà, à mon sens, et plus j'y réfléchis, l'idéal suprême, le but dernier de l'historien³⁴. »

Febvre l'agnostique éprouve, dans sa tentative presque désespérée de rendre le passé vivant, de ressusciter la chair humaine, l'expérience de la foi : sa démarche est celle d'une quête, son objectif est tendu vers un idéal et il croit alors, puissamment, en l'Histoire³⁵.

Afin d'exposer et d'expliquer toute la profondeur de la pensée de Lucien Febvre, de nombreux ouvrages sont parus, notamment depuis les années 1990, en partie grâce au travail acharné de Brigitte Mazon. Responsable du traitement du fonds d'archives de Lucien Febvre jusqu'en 2017, elle a classé soigneusement tous les papiers et documents de l'historien français. Avec Thérèse Charmasson, elle a établi l'édition de deux cours de Lucien Febvre au Collège de France, *Honneur et Patrie*³⁶ et *L'Europe, genèse d'une civilisation*³⁷. Elle a aussi publié, en 2009, un très bel ouvrage, intitulé *Lucien Febvre. Vivre l'Histoire*, qui propose une nouvelle édition de textes fondateurs de Febvre, notamment *Combats pour l'Histoire* et *Pour une histoire à part entière*³⁸. Dans ce travail de mise en

34. FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire, op. cit.*, p. 287.

35. HARTOG François, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013 : dans cet ouvrage, François Hartog défend la thèse selon laquelle l'Histoire a longtemps été « la grande puissance et la grande croyance des temps modernes. Véritable théologie, elle organisait le monde et lui donnait sens ». Cette toute puissance de l'Histoire a été mise en cause au cours des années 1980. Voir notamment le chapitre consacré aux historiens, dans lequel Lucien Febvre est abondamment cité, p. 227-285.

36. FEBVRE Lucien, *Honneur et patrie*, texte établi, présenté et annoté par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon, Paris, Librairie Académique Perrin, 1996. Il s'agit d'un texte que l'on croyait disparu pendant plus de vingt ans à la suite d'une erreur de déménagement et qui a été retrouvé en 1987. Il s'agit pour l'essentiel de notes prises par Febvre pour préparer ses cours de 1945-1946 et 1946-1947 au Collège de France sur les deux sources du sentiment national en France.

37. FEBVRE Lucien, *L'Europe, genèse d'une civilisation*, texte établi, présenté et annoté par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon, avec la collaboration de Sarah Lüdemann, préface de Marc Ferro, Paris, Librairie Académique Perrin, 1999. Cet ouvrage livre 23 leçons sur l'histoire de l'Europe que l'historien n'a pas eu le temps de reprendre pour en faire un livre tant il fut absorbé par de multiples tâches jusqu'à sa mort. Il avait néanmoins émis le projet de les regrouper et de les publier, c'est donc désormais chose faite grâce à Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon. Voir à ce sujet BRUTER Annie, « Febvre Lucien, L'Europe. Genèse d'une civilisation », *Histoire de l'éducation*, n° 89, 2001, p. 190-191.

38. FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire, op. cit.*

lumière des textes et des archives de Lucien Febvre, Brigitte Mazon a été épaulée par Bertrand Müller qui a préfacé l'ouvrage de 2009, mais qui a surtout publié auparavant un outil précieux pour tous les historiens, la *Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*³⁹, ainsi que de nombreux autres ouvrages qui s'intéressent aux multiples dimensions de l'œuvre de Febvre⁴⁰. Avec la publication d'un des chefs-d'œuvre de Lucien Febvre, *Michelet. Créateur de l'histoire de France*, Yann Potin dévoile, à son tour, un autre visage de l'historien et démontre que l'écriture, par Michelet, de son *Histoire de France* entre 1831 et 1869, a débouché sur la conception moderne de la nation française⁴¹. La réédition des œuvres majeures de Marc Bloch en 2011, qui permet à chacun de relire les grands articles de celui qui a fondé l'École des Annales avec Lucien Febvre en 1929, participe également de cette redécouverte de l'œuvre et du milieu qui ont permis à l'historien franc-comtois⁴² de déployer toute l'originalité de sa pensée historique⁴³. En 2003, la postface de Denis Crouzet au *Problème de l'incroyance au XVI^e siècle* a offert une analyse renouvelée du texte et, plus largement, du projet de l'historien, tandis que la découverte, dans un grenier poussiéreux de la famille Crouzet, d'un manuel « modèle » de la civilisation française écrit par Febvre et son jeune assistant François Crouzet, a apporté une lumière nouvelle sur la définition et la mission de l'historien selon Febvre⁴⁴.

Néanmoins, cet intérêt pour les travaux de Lucien Febvre ne doit pas masquer la manière dont ce dernier peut être aussi, encore aujourd'hui, ignoré par une certaine recherche historique qui se prétend pourtant la plus pointue. Il faut en effet rappeler que Febvre est l'objet d'une campagne de dénigrement, puisqu'il est accusé d'avoir continué la publication des *Annales* durant la guerre, sans l'approbation explicite de Bloch et malgré les contraintes imposées par le régime d'occupation. Ainsi, le médiéviste Alain Guerreau n'a pas hésité à écrire que « l'hypothèse d'un Lucien Febvre purement et simplement pétainiste demeure seule acceptable⁴⁵ ». Or, de telles accusations ont été amplement contestées et récusées par un article

39. MÜLLER Bertrand, *Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*, Paris, Armand Colin, 1990.

40. On peut citer notamment MÜLLER Bertrand, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003 et BLOCH Marc et FEBVRE Lucien, *Correspondance*, vol. 1 : *La naissance des Annales*, éd. Bertrand Müller, Paris, Fayard, 2004.

41. FEBVRE Lucien, *Michelet, créateur de l'Histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944*, éd. Brigitte Mazon et Yann Potin, Paris, La librairie Vuibert, 2014.

42. Sur cette question de son lien avec la Franche-Comté, on peut consulter le travail de PINARD Joseph, *Lucien Febvre. Militant socialiste à Besançon 1907-1912*, Besançon, Cetre, 2011.

43. BLOCH Marc, *Mélanges historiques*, préfacé par Yann Potin, Paris, CNRS Éditions, 2011.

44. FEBVRE Lucien et CROUZET François, *Nous sommes des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française*, présentation de Denis et Élisabeth Crouzet, Paris, Albin Michel, 2012. Voir l'avant-propos de l'ouvrage sur les conditions de l'exhumation de ce manuel.

45. GUERREAU Alain, « Les Annales E. S. C vus par un médiéviste », *Lendemanns. Zeitschrift für Frankreichforschung*, n° 6, 1981/24, p. 48.

majeur de Peter Schöttler consacré à ce sujet⁴⁶. Mais le « trait empoisonné⁴⁷ » est tenace et explique sans doute l'absence frappante de toute référence à Febvre dans la synthèse de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli consacrée aux *Intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, alors que Marc Bloch est cité à trois reprises⁴⁸. De la même manière, Fanny Cosandey et Robert Descimon gommant toute référence à l'historien franc-comtois dans leur ouvrage intitulé *L'Absolutisme en France. Histoire et historiographie*, et écrivent, très curieusement, comme le souligne Denis Crouzet, que « les *Annales* se réduisent historiographiquement à Marc Bloch, “le fondateur de l'École des Annales”⁴⁹ ». Ces lectures orientées, ces silences qui disent beaucoup, semblent bien éloignés du conseil donné par Marc Bloch lui-même, en pleine guerre : « Jusque dans l'action, nous jugeons beaucoup trop. Il est commode de crier “au poteau!” Nous ne comprenons jamais assez⁵⁰. »

À ce titre, le présent ouvrage s'inscrit pleinement dans cette volonté de comprendre et de parcourir l'incroyable richesse de la pensée ondoyante de Febvre, comme il prétend apporter des éléments nouveaux à la connaissance de ce puissant esprit. « Lucien Febvre face à l'Histoire » : avec ce titre, les éditeurs de cet ouvrage ont voulu souligner l'originalité du présent recueil qui donne à voir l'historien, non seulement dans son métier de professeur ou de directeur de l'*Encyclopédie*, mais aussi confronté aux événements de son temps. En ces pages, Febvre affronte concrètement la violence de la guerre comme il expérimente la réalité de l'engagement militant socialiste. Ce titre, qui joue sur l'ambivalence du mot « histoire » dans la langue française, permet ainsi d'envisager Febvre plongé dans le temps charnel de l'histoire, comme il autorise une analyse précise de sa manière de raconter des histoires, de parler d'histoire aux étudiants et aux futurs professeurs, ou encore d'évoquer son rapport à l'historiographie. Soucieux de mettre en lumière la diversité de ses écrits et l'immense richesse de ses archives, le présent volume a été conçu en quatre temps. La première partie s'intéresse aux « Combats et convictions » de Lucien Febvre et offre trois éclairages différents et complémentaires sur la question, puisque si Jean-François Chanet dévoile les actions et les engage-

46. SCHÖTTLER Peter, « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie », *Genèses*, 21, 1995, p. 75-95, in Suzanne MAGRI (dir.), numéro spécial « Le nazisme et les savants ». En conclusion de son article, Peter Schöttler écrit avec force : « Aucune des allégations portées contre Lucien Febvre : opportuniste, collaboration, antisémitisme, etc., qui ne cessent de se répandre comme un “trait empoisonné” jusqu'à troubler l'esprit des historiens les plus chevronnés, ne résiste à un examen précis » (p. 95).

47. Selon le mot de Beaumarchais. Voir VIDAL-NAQUET Pierre, *Le trait empoisonné. Réflexions sur l'affaire Jean Moulin*, Paris, La Découverte, 1993.

48. ORY Pascal et SIRINELLI Jean-François, *Les Intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Fayard, 1992.

49. COSANDEY Fanny et DESCIMON Robert, *L'Absolutisme en France. Histoire et Historiographie*, Paris, Seuil, 2002, p. 297. Voir également la contribution de Denis Crouzet dans le présent volume.

50. BLOCH Marc, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, éd. critique établie par Étienne Bloch, Paris, Armand Colin, 1993, p. 159. Marc Bloch dédie son dernier livre à sa mère et à Lucien Febvre.

ments de Lucien Febvre sur et pour l'enseignement de l'histoire, Kristian Raum propose une réflexion sur le potentiel didactique de la discipline selon l'historien français, tandis que Bertrand Müller offre une analyse éclairée d'un des grands combats de Febvre, son projet encyclopédique, envisagé depuis ses origines, mais surtout au fil de ses contradictions et de ses crises. La deuxième partie s'attarde sur les « Écritures de l'histoire » chez Febvre en essayant, avec Marie Barral-Baron, de comprendre pourquoi Febvre n'a jamais fait de livre sur Érasme alors que ce dernier « hante » véritablement les écrits et les archives de l'historien ; Pascale Gruson retrace le long compagnonnage entre Febvre et Martin Luther et montre comment les écrits du réformateur n'ont cessé d'irriguer et d'interroger les travaux de l'historien, tandis que Yann Potin décortique le Febvre historiographe et lecteur de Michelet, un Michelet définitivement vivant sous sa plume. La troisième partie quitte la France de Febvre, sa Franche-Comté bien aimée et ses diverses résidences hexagonales au fil de ses nominations, pour s'interroger sur la postérité de la pensée de l'historien à l'étranger. Il s'agit alors de découvrir combien les œuvres de Febvre ont connu des fortunes diverses en fonction des historiographies nationales. Ainsi, Mark Greengrass examine les rapports de Lucien Febvre avec le monde anglo-saxon et souligne la réception tardive de ses travaux dans cet espace, notamment parce que l'historien français fut un anglo-sceptique ; Sylvio Hermann De Franceschi s'interroge, au fil de deux articles complémentaires, sur la réception de Febvre en Italie et dévoile, en des conclusions inédites, les multiples réticences, notamment méthodologiques, des historiens italiens à l'endroit du fondateur des *Annales*. Au prisme de l'histoire de la sécurité, Christian Wenzel s'interroge sur l'influence des travaux de Febvre dans l'espace germanique et français. Enfin, la dernière partie du volume cherche à mettre en lumière à quel point Febvre a vécu par et pour l'histoire, des bancs de l'École normale supérieure, en passant par son engagement socialiste (Jean Lecuir), jusqu'à l'expérience du front (Denis Crouzet) qui a, à jamais, marqué et orienté sa manière d'écrire et de penser l'Histoire, la grande Histoire, mais aussi la sienne, comme le montre Brigitte Mazon.

Ce volume se distingue enfin par la publication de nombreuses archives inédites de Lucien Febvre. À bien des égards, cet ouvrage donne véritablement à voir un « Lucien Febvre en ses archives ». Des archives qui concernent des moments fort différents de son existence, le temps de la jeunesse, à l'École normale supérieure, où Lucien Febvre baigne dans une sociabilité spécifique de jeunes intellectuels qui apprécient fortement Alfred Jarry et son *Ubu-Roi*. Pour tromper l'ennui, Febvre et ses camarades aiment à se grimer et à se livrer à des jeux d'écriture et à des pastiches tout à la fois drôles et savants. Cette bande du Père Ubu reste solidaire et, grâce à la correspondance, ne se perd jamais de vue au fil des nominations des uns et des autres, dans le secondaire notamment, mais aussi tout au long de leurs engagements

militants car ils adhèrent tous à la SFIO de Jaurès. Grâce au travail de Jean Lecuir, c'est toute la verve et l'ironie grinçante du jeune Lucien Febvre qui sont ainsi revisités et offertes au lecteur qui peut parcourir les lettres de la bande du Père Ubu. Jean Lecuir propose également de comprendre, grâce à un exceptionnel dossier de correspondance du même groupe, les mécanismes qui sous-tendent la solidarité de ces jeunes hommes lors de l'arrestation d'Henri Wallon le 14 juillet 1907. Les lettres, qui offrent un éclairage inédit sur le milieu intellectuel dans lequel gravite Febvre, permettent alors de pénétrer au cœur de ces amitiés normaliennes et de mettre en lumière le soutien immédiat des camarades de l'École à l'endroit de Wallon. Dans un tout autre registre, non plus grave, mais tragique cette fois-ci, Denis Crouzet propose un corpus inédit de lettres envoyées par Lucien Febvre à Henri Hauser, dans lequel le jeune homme raconte la guerre de 1914-1915, sa guerre, son sens de l'amitié, du devoir patriotique, et dévoile aussi « une sensibilité d'appartenance à une communauté universitaire, et surtout [d']une conscience d'historien face à la violence et à la mort, d'espérance, de l'écriture comme mission ». Ces archives inédites sont complétées par la publication, par Kristian Raum, d'une conférence que Febvre consacre à la question de l'organisation des études à la Faculté et qu'il prononce à Strasbourg en 1920, et par la transcription par Yann Potin de deux textes, l'un de 1938, l'autre de 1954, centrés sur la figure de l'historien Jules Michelet. Enfin, Marie Barral-Baron et Brigitte Mazon invitent, chacune à leur manière, à relire les archives febvriennes si bien classées.

Il s'agit donc bien de lire Febvre, de revenir à la source, de parcourir ses lettres, ses conférences, ses confidences, ses emportements aussi, afin de mieux le connaître et de saisir pleinement le projet d'historien qui l'animait. Habité par la conviction que l'histoire doit fédérer les sciences sociales et que l'historien doit être dégagé de toute allégeance à une cause, ce volume montre, une fois encore, combien la comparaison entre Febvre et les Encyclopédistes que propose Braudel est particulièrement pertinente : « Chaque génération a ses ravitailleurs en idées, ses “caissiers” me disait un jour Hans Alban, collaborateur de Joliot-Curie. Langevin a été le caissier des physiciens de son époque, comme Diderot des philosophes de l'*Encyclopédie*. Lucien Febvre fut le “caissier” des historiens de son temps⁵¹. »



« Face à l'Histoire », telle aurait pu être la devise du Père Ubu⁵², mais aussi du jeune Franc-Comtois de cœur qui découvre les horreurs de la

51. BRAUDEL Fernand, « Le dixième anniversaire de la mort de Lucien Febvre », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 6, 1966/21, p. 1188.

52. Le fils de Lucien Febvre, Henri Febvre, témoigne que les camarades de son père l'ont toujours appelé le « Père Ubu » : « lui le témoin et le précurseur de toutes les horreurs du siècle dernier ». Voir FEBVRE Henri, « Mon père, Lucien Febvre », in FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire, op. cit.*, p. 991.

guerre ou encore du professeur au Collège de France qui veut faire de l'histoire, vivre d'Histoire, convaincu qu'elle seule peut aider l'homme à affronter le temps présent sans la peur au ventre. Une telle posture témoigne de la puissance de l'engagement du grand historien français, « ce prince de l'histoire⁵³ », qui se bat pour proposer un autre regard sur la discipline historique, une autre manière de faire, de penser, de vivre l'Histoire. Lire Febvre est encore aujourd'hui essentiel car, comme le souligne Guy Massicotte, le discours historique ne cesse d'instituer une distance entre le vécu et le perçu, une distance dans laquelle s'élaborent une vision de plus en plus conceptuelle et abstraite du passé. Or, Lucien Febvre est « de ceux qui font tout en leur pouvoir, d'une façon presque désespérée, pour ne pas perdre contact avec la vie telle que la vivent les hommes, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier⁵⁴ ». C'est dans cet état d'esprit que Lucien Febvre confiait, quelques années avant sa mort :

« L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire, sans documents écrits, s'il n'en existe point. Avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser pour fabriquer son miel, à défaut des fleurs usuelles. Donc avec des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champ et des mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par des chimistes. En un mot, avec tout ce qui, étant à l'homme, dépend de l'homme, sert à l'homme, exprime l'homme, signifie la présence, l'activité, les goûts et les façons d'être de l'homme⁵⁵. »

53. Formule de BRAUDEL Fernand, « Lucien Febvre et l'histoire », art. cité, p. 182.

54. MASSICOTTE Guy, *L'histoire problème*, op. cit., p. 11.

55. FEBVRE Lucien, « Vers une autre histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 3-4, 1949/58, p. 225-247, repris dans FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, op. cit., et dans FEBVRE Lucien, *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 365.